

LES CONTES D'HOFFMANN

JACQUES OFFENBACH

JACQUES OFFENBACH

LES CONTES D'HOFFMANN

Livret de Jules Barbier

**Opéra-comique
fantastique**

1881



LIVRET

En 1851, on donne au théâtre de l'Odéon *Les Contes d'Hoffmann*, pièce de Jules Barbier et Michel Carré, auteurs dramatiques et librettistes (notamment du *Faust* de Gounod). Il est probable qu'Offenbach assista à une représentation. C'est en 1873 qu'il s'accorde avec Jules Barbier – Michel Carré étant mort l'année précédente – sur le projet des *Contes d'Hoffmann* ; il l'évoque publiquement dans un entretien au *Figaro* publié le 13 mai 1873.

Le livret s'inspire des œuvres d'Hoffmann suivantes : *L'Homme au sable*, *Le Violon de Crémone* (dit aussi *Le Conseiller Crespel*), *Les Aventures de la nuit de la Saint-Sylvestre* et, de façon plus allusive, *Don Juan* et *Petit Zacharie nommé Cinabre*.

Le livret dit « de censure », présenté à l'administration le 5 janvier 1881, quelques semaines avant la création de l'œuvre, est conservé aux Archives nationales.

PARTITION

3

Offenbach travaille avec son librettiste dès 1873. En mai 1879, il donne chez lui un concert présentant onze numéros de l'œuvre à venir. Offenbach, compositeur pragmatique, homme de théâtre et de terrain, avait l'habitude de retoucher et de modifier ses œuvres jusqu'aux premières représentations, en tenant compte des réalités scéniques et des réactions du public. Mais la création des *Contes d'Hoffmann*, en février 1881 fut posthume. On ne saura donc pas ce qu'auraient été *Les Contes d'Hoffmann* selon la volonté du compositeur. Il avait travaillé d'arrache-pied pour achever complètement son œuvre mais en vain. S'il avait eu le temps d'achever la partition piano-chant, l'orchestration n'était pas terminée. C'est Ernest Guiraud qui se chargera de la compléter.

L'histoire de la partition et des différentes versions des *Contes d'Hoffmann* est l'une des plus compliquées du répertoire lyrique. Il faut savoir que l'œuvre a fait l'objet de plus de cinq éditions et que l'on a retrouvé, récemment encore, des manuscrits de la main du compositeur qui continuent à modifier notre vision de l'œuvre.

PERSONNAGES

HOFFMANN	<i>Ténor</i>
LE CONSEILLER LINDORF	<i>Baryton ou Basse</i>
COPPÉLIUS	<i>Baryton ou Basse</i>
LE DOCTEUR MIRACLE	<i>Baryton ou Basse</i>
DAPERTUTTO	<i>Baryton ou Basse</i>
SPALANZANI	<i>Ténor</i>
CRESPEL	<i>Basse</i>
SCHLEMIL	<i>Baryton ou Basse</i>
ANDRÈS	<i>Ténor</i>
COCHENILLE	<i>Ténor</i>
PITICHINACCIO	<i>Ténor</i>
FRANTZ	<i>Ténor</i>
MAÎTRE LUTHER	<i>Baryton ou Basse</i>
NATHANAËL	<i>Ténor</i>
HERMANN	<i>Baryton ou Basse</i>

4

OLYMPIA	<i>Soprano</i>
ANTONIA	<i>Soprano</i>
GIULIETTA	<i>Soprano</i>
STELLA	<i>Soprano</i>
NICKLAUSSE	<i>Mezzo-soprano</i>
LA MUSE	<i>Mezzo-soprano</i>
LA VOIX DE LA MÈRE	<i>Mezzo-soprano</i>

CHŒURS

Étudiants, Garçons de taverne, Laquais,
Invités de Spalanzani, Invités de Giulietta

N.B. À la scène ou au disque, les rôles de Lindorf, Coppélius, Miracle et Dapertutto sont, le plus souvent, interprétés par le même chanteur ; il en est de même pour les rôles d'Andrès, Cochenille, Frantz et Pitichinaccio.

Les rôles d'Olympia, d'Antonia, de Giulietta et de Stella peuvent être tenus par la même chanteuse mais cette pratique est moins courante aujourd'hui que pour les rôles masculins mentionnés ci-dessus.

À l'heure actuelle, il est d'usage systématique que les rôles de Nicklausse et de la Muse soit interprétés par la même chanteuse – comme l'indique le texte de la Muse au premier acte : « Du fidèle Nicklausse, empruntons le visage / Changeons la muse en écolier. »

ORCHESTRE

2 flûtes dont 1 piccolo

2 hautbois

2 clarinettes

2 bassons

4 cors

2 cornets à piston

3 trombones

Cordes

Timbales

Grosse caisse

Cymbales

Triangle

Tambourin

Harpe

5

DURÉE

Variable selon l'édition jouée.

Les éditions les plus récentes durent en moyenne 2 heures 45.

CRÉATION

10 février 1881, Opéra-Comique, Paris (salle de l'ancien Théâtre Lyrique, site de l'actuel Théâtre de la Ville).

Direction musicale. Jules Danbé

Adèle Isaac (Olympia, Antonia, Giulietta, Stella),

Alexandre Talazac (Hoffmann), Émile-Alexandre Taskin

(Lindorf, Coppélius, Miracle, Dapertutto), Pierre Grivot

(Andrès, Cochenille, Frantz, Pitichinaccio), Marguerite Ugalde

(Nicklausse), Gourdon (Spalanzani), Hippolyte Belhomme

(Crespel), Teste (Schlemil, Hermann), Dupuis (La Mère)

L'ŒUVRE À LYON

12 avril 1882, création à Lyon.

MM. Engel (Hoffmann), Bataille (Lindorf, Coppélius, Miracle, Dapertutto) et Mlle Émilie Ambre (Olympia, Antonia et Giulietta)

1982.

Direction musicale. Jean-Claude Casadesus

Mise en scène. Louis Erlo

Décors. Roberto Platé

Costumes. Patrice Cauchetier

Lumières. André Diot

Catherine Malfitano (Olympia, Antonia, Giulietta, Stella),
Alain Vanzo (Hoffmann), José van Dam (Lindorf, Coppélius,
Miracle, Dapertutto), Rémy Corazza (Andrès, Cochenille, Frantz,
Pitichinaccio), Colette Alliot-Lugaz (La Muse, Nicklausse),
Gérard Friedmann (Spalanzani, Nathanaël), Jean Lainé (Crespel,
Luther), Pierre-Yves Le Maigat (Schlemil, Hermann),
Anne Salvan (La Mère)

6

1993.

(Version conçue par l'Opéra de Lyon sous le titre :

Des Contes d'Hoffmann, basée sur l'édition de Michael Kaye.)

Direction musicale. Kent Nagano

Mise en scène. Louis Erlo

Dramaturgie. Michel Vittoz

Décors. Philippe Starck

Costumes. Jacques Schmidt & Emmanuel Peduzzi

Lumières. André Diot

Natalie Dessay (Olympia), Barbara Hendricks / Elzbieta Szmytka
(Antonia), Isabelle Vernet (Giulietta), Lisette Malidor (Stella),
Daniel Galvez-Vallejo (Hoffmann), José van Dam / Vincent Le
Texier (Lindorf, Coppélius, Miracle, Dapertutto), Jacques Vezier
(Frantz), Brigitte Balleys / Hedwig Fassbender (Nicklausse),
Gabriel Bacquier (Spalanzani, Crespel, Schlemil),
Pomone Epomeo / Hélène Jossoud (La Mère)

1994.

(Reprise de la production précédente.)

Direction musicale. Laurent Pillot

Natalie Dessay (Olympia), Valérie Millot / Elzbieta Szmytka (Antonia), Isabelle Vernet (Giulietta), Lisette Malidor (Stella), Daniel Galvez-Vallejo / Jean-François Monvoisin (Hoffmann), José van Dam (Lindorf, Coppélius, Miracle, Dapertutto), Jacques Verzier (Frantz), Brigitte Balleys / Hedwig Fassbender (Nicklausse), Gabriel Bacquier (Spalanzani, Crespel, Schlemil), Pomone Epomeo / Hélène Jossoud (La Mère)

2005.

Direction musicale. Marc Minkowski

Mise en scène & Costumes. Laurent Pelly

Dramaturgie. Agathe Mélinand

Décors. Chantal Thomas

Lumières. Joël Adam

Chorégraphie. Laura Scozzi

Mireille Delunsch / Barbara Ducret (Olympia, Antonia, Giulietta, Stella), Anna Bonitatibus (La Muse, Nicklausse), Sergei Khomov (Hoffmann), Laurent Naouri (Lindorf, Coppélius, Miracle, Dapertutto), Jean-Paul Fouchécourt (Frantz, Cochenille, Andrès, Pitichinaccio), Jérôme Varnier (Hermann, Schlemil), Christophe Mortagne (Spalanzani), Brian Bannatyne-Scott (Crespel), Anne Salvan (La Mère)

2013.

(Reprise de la production précédente.)

Direction musicale. Kazushi Ono / Philippe Forget

John Osborn / Leonardo Capalbo (Hoffmann), Laurent Alvaro (Lindorf, Coppelius, Docteur Miracle, Dapertutto), Patrizia Ciofi (Olympia, Antonia, Giulietta, Stella), Angélique Noldus (La Muse, Nicklausse), Cyrille Dubois (Andrès, Cochenille, Frantz, Pitichinaccio), Peter Sidhom (Maître Luther, Crespel), Christophe Gay (Hermann, Peter Schlemil), Carl Ghazarossian (Nathanaël, Spalanzani), Marie Gautrot (La Mère)

PREMIER ACTE

La scène représente une taverne, dans une ville d'Allemagne. Le lieu est encore désert, animé seulement par le chant des Esprits de la bière et du vin.

D'un tonneau sort la Muse, qui annonce son intention de disputer l'amour du poète Hoffmann à la Stella, une *prima donna* chantant Mozart ce soir même au théâtre de la ville. Pour mener à bien son projet, la Muse emprunte les traits de Nicklausse, ami fidèle d'Hoffmann, qui l'accompagnera dans ses aventures.

Entre le conseiller Lindorf. Il est suivi d'Andrès, valet de la Stella, porteur d'un pli adressé à Hoffmann par la *prima donna*. Lindorf le lui achète. L'enveloppe contient une lettre d'amour et une clef ouvrant la loge de la diva. Le vieux Lindorf est furieux, mais compte bien sur son esprit diabolique pour triompher de son rival.

La taverne s'emplit soudain d'une bande d'étudiants assoiffés qui viennent boire à la santé de l'étoile du jour – la Stella. Entrent Hoffmann – d'humeur noire – et Nicklausse. Pour chasser les angoisses, Hoffmann, propose de boire, de rire et de chanter, une fois encore, la légende de Kleinzach qu'il suspend entre deux refrains pour évoquer avec fièvre un souvenir d'amour, avec la Stella semble-t-il. Mais Hoffmann n'est plus amoureux, du moins l'affirme-t-il, ce qui fait ricaner Lindorf. Tous deux ont un gracieux échange de propos aigres-doux. Pour Hoffmann, le vieux conseiller est un oiseau de malheur qui lui fait tout rater, même ses amours. Il évoque trois femmes qui partagèrent ses jours et propose à ses amis le récit de ses amours.

Munis d'alcool et de tabac, tous deviennent attentifs : « Le nom de la première était Olympia... »

DEUXIÈME ACTE
(OLYMPIA)

Le physicien Spalanzani admire sa fille Olympia – « charmante et qui vaut des millions » – qu'il doit présenter le soir même lors d'une grande fête. Mais son bonheur est un peu terni, il pense à Coppélius qui réclame « sa part de paternité » sur sa fille. Hoffmann, le meilleur des élèves de Spalanzani, vient le saluer ; ce dernier lui vante les beau-

tés de sa fille qu'il compare à celles de la physique, à la grande perplexité d'Hoffmann. Resté seul, Hoffmann, amoureux, contemple Olympia endormie et rêve de sa vie future avec elle.

Nicklausse le rejoint. Hoffmann n'ayant pas encore trouvé le courage d'avouer son amour, son ami l'encourage et chante pour la belle, à sa place, sans résultat, Olympia reste impassible.

Arrive Coppélius qui vient vendre ses baromètres, hygromètres, thermomètres et puis des « yeux », autrement dit des lunettes, mais qui ont le pouvoir de magnifier la vision. Hoffmann s'en sert pour regarder Olympia qui, soudain, rayonne de grâce. Son amour pour Olympia redouble d'intensité.

Spalanzani revient, très contrarié de trouver Coppélius chez lui. Ce dernier exige cinq cents ducats pour céder ses droits de paternité – « elle a mes yeux » – sur Olympia. Spalanzani le paye avec une traite sur la maison du dénommé Elias.

Arrivent les invités de Spalanzani qui leur présente Olympia : admiration générale. Pour montrer tous les talents de sa fille, Spalanzani annonce qu'elle va chanter un grand air : c'est la chanson, très virtuose, d'Olympia.

Hoffmann est sous le charme. Resté seul avec Olympia, il lui chante son amour ; mais elle ne sait que répondre : « Oui ! oui ! » Nicklausse les rejoint et parle à Hoffmann – en vain – de l'étrange rumeur qui court sur celle qu'il aime : on dit « qu'elle est morte... ou ne fut pas en vie ». Coppélius revient, furieux : la maison Elias a fait faillite, la traite de cinq cents ducats est sans valeur. Il jure de se venger.

Le bal commence, Hoffmann et Olympia valsent, valsent de plus en plus vite. Hoffmann tombe, Spalanzani entraîne sa fille hors de la salle. Mais on entend un grand bruit de ressorts brisés : Coppélius a cassé Olympia. Ce n'était qu'un automate. Hoffmann est brisé lui aussi.

TROISIÈME ACTE (ANTONIA)

Des violons accrochés au mur, un grand portrait de femme, un clavecin, la scène est à Munich, chez le conseiller Crespel. Sa fille Antonia, assise au clavecin, chante une romance et se rappelle l'amour d'Hoffmann. Son père, qui l'a éloignée d'Hoffmann en changeant de

domicile, lui reproche doucement ce souvenir et lui demande de ne plus chanter. Il sait qu'Antonia est malade comme sa mère le fut : si elle chante, elle meurt.

Il sort en recommandant rudement à Frantz, son serviteur très dur d'oreille de ne laisser entrer personne.

Surviennent Nicklausse et Hoffmann qui ont retrouvé la trace d'Antonia. Après la triste aventure d'Olympia, Nicklausse prodigue à son ami des conseils de prudence. Mais Hoffmann aime Antonia. Les deux amants se retrouvent avec émotion et reprennent ensemble une chanson d'amour, leur chanson. La jeune fille défaille. Crespel revient, elle s'esquive, Hoffmann se cache.

À la grande terreur de Crespel, Frantz annonce le docteur Miracle qui apparaît comme par magie. Avec ses invocations, ses passes magnétiques et ses flacons il prétend guérir Antonia. Crespel le chasse par la porte, il rentre par le mur puis finalement sort, suivi de Crespel.

10 Hoffmann ayant assisté à cette scène effrayante a compris le danger. Il fait promettre à Antonia de ne plus chanter. Elle y consent avec tristesse.

Mais le Docteur Miracle réapparaît et lui démontre l'immensité de ce sacrifice. Antonia tente de résister mais Miracle évoque la mère d'Antonia : son portrait s'anime, on entend sa voix qui appelle sa fille. Son chant se mêle à celui de Miracle. Antonia cède et chante, chante à en mourir. Miracle s'engloutit dans le sol en riant. Antonia expire dans les bras de son père. Hoffmann est désespéré.

QUATRIÈME ACTE (GIULIETTA)

À Venise, Giulietta et Nicklausse chantent les douceurs de la nuit et de l'amour, la mélancolie et la fuite des temps heureux. Hoffmann au contraire célèbre le désir brûlant, l'ivresse et la joie.

Giulietta présente Hoffmann à Schlemil, son amant jaloux, puis invite tout le monde à la suivre au jeu.

Nicklausse est inquiet : Hoffmann n'est-il pas amoureux, une fois de plus ? Il le met en garde contre Giulietta et contre le diable. Et

quand on parle du diable... apparaît le capitaine Dapertutto qui se sent défié. Il se promet de faire ensorceler Hoffmann par Giulietta. Il paiera son aide avec un diamant dont il chante l'éclat piégeur. Attirée par la récompense, Giulietta, qui a déjà subtilisé l'ombre de Schlemil, accepte de voler le reflet d'Hoffmann.

Schlemil revient du jeu, ravi d'avoir pris à Hoffmann jusqu'à son dernier sou. Giulietta suscite sa jalousie en séduisant Hoffmann à qui elle promet de se donner s'il parvient à prendre sa clé à Schlemil qui la porte autour du cou. Hoffmann va donc lui demander courtoisement ce « petit talisman ». Schlemil le met en garde contre Giulietta et, montrant son épée, lui annonce qu'il ne donnera la clé qu'avec sa vie. Dapertutto, qui a prêté son épée à Hoffmann, contemple le duel d'un regard ironique. Schlemil est tué.

Hoffmann est troublé, moins d'avoir tué Schlemil que de s'être battu contre un homme sans ombre. Nicklausse le presse de fuir Venise, Giulietta aussi. Hoffmann refuse de la quitter. Elle lui redit son amour, il en est enivré. Elle le conduit devant un miroir et lui demande, en gage d'amour, son reflet. Dapertutto survient et fait disparaître de la surface polie le reflet d'Hoffmann.

11

CINQUIÈME ACTE

(STELLA)

Dans la taverne, on retrouve tous les personnages du premier acte. Le récit d'Hoffmann est terminé. On comprend qu'aux yeux d'Hoffmann, Olympia, Antonia, Giulietta se confondent toutes trois dans la Stella.

On allume le punch. La représentation mozartienne est terminée, Stella rejoint Hoffmann. Mais il la repousse. Elle sort.

Hoffmann dédie à Lindorf le dernier couplet de la Légende de Kleinzach, celui qui devait payer pour être aimé. Lindorf sort, furieux.

Complètement ivre, Hoffmann reste seul en scène. Les Esprits de la bière et du vin reprennent possession de l'espace ; Nicklausse redevient la Muse, la fidèle : « Je t'aime Hoffmann!... Tu es à moi! » Un quatuor final chante le génie du poète, sa grandeur et sa souffrance : « On est grand par l'amour et plus grand par les pleurs! »

Les Contes d'Hoffmann : le titre de l'œuvre évoque une autre œuvre et le nom de son auteur : les *Contes fantastiques* d'Hoffmann, qui ont eu énormément de succès en France dès le XIX^e siècle (lire à ce sujet le texte de Théophile Gautier, page 141). Comme ce titre le signale, Hoffmann est à la fois le héros et le narrateur de l'opéra. Le compositeur et son librettiste ont construit un personnage qui mêle subtilement la figure historique de l'écrivain Hoffmann – juriste reconnu qui fréquentait assidûment, le soir, les tavernes berlinoises – et plusieurs héros de ses contes : Nathanaël de *L'Homme au sable*, le jeune narrateur du *Violon de Crémone*, Erasmus Spikher des *Nuits de la Saint-Sylvestre*.

L'opéra commence dans un décor réaliste – une taverne allemande – mais animé par le monde des Esprits, ceux de la bière et du vin, « amis des hommes », consolateurs. **LA MUSE**, sortant d'un des tonneaux de la taverne, comme la Vérité sortait du puits, appartient elle aussi à ce monde surnaturel. Son projet : disputer l'amour d'Hoffmann, le poète, à la cantatrice Stella et le vouer au monde de l'art exclusivement. Pour cela, elle prend le visage de **NICKLAUSSE**, ami fidèle d'Hoffmann.

12

Après la Muse, paraît le conseiller **LINDORF** qui se promet de disputer l'amour de la Stella à Hoffmann. Son statut est ambigu. Est-ce un homme, est-ce le diable ? « J'ai dans tout le physique un aspect satanique qui produit sur les cœurs l'effet d'une pile électrique », chante-t-il. Pour Hoffmann, Lindorf, est une sorte de double, un portemalheur qui lui fait tout rater. On le retrouvera, au fil de l'opéra, sous les traits de Coppélius, du docteur Miracle et du capitaine Dapertutto.

À l'image de ces premières scènes, l'opéra repose sur la frontière fragile entre le monde réel et le monde surnaturel et, en ce sens, est en profonde correspondance avec l'œuvre littéraire d'E.T.A. Hoffmann. La vie terrestre reprend ses droits avec l'irruption dans la taverne des Étudiants, dont **NATHANAËL** et **HERMANN**, qui attendent Hoffmann impatiemment.

HOFFMANN est dépressif, ses amours avec la Stella le rendent même un peu agressif : à l'évocation par Nathanaël de Léonor, Gretchen et Fausta, aimées par trois étudiants, Hoffmann répond avec mépris, comparant l'une à une « virtuose », l'autre à une « poupée inerte au cœur glacée » et la troisième à une « courtisane au front d'airain ». Puis, dans une demi-réverie, il voit en Stella « trois femmes dans la même femme », « trois âmes », « artiste, jeune fille et courtisane » : le « trio charmant d'enchanteresses » qui se partageront ses jours. Il propose à ses camarades de leur faire le récit de ses « folles amours ». C'est le début d'un long flash-back en trois actes.

OLYMPIA, c'est la « jeune fille », la « poupée inerte au cœur glacée ». L'amour d'Hoffmann pour Olympia repose sur le regard – elle est belle – et sur l'écoute – elle chante sa chanson avec une grâce et une virtuosité infinies. Mais, en dehors de ces couplets, c'est juste une poupée qui dit oui, le seul mot qu'elle sait prononcer. Ni les mises en garde de Nicklausse sur la jeune fille – « on dit qu'elle est morte... ou ne fut pas en vie », ni les bruits de ressorts que fait Olympia n'inquiètent Hoffmann. Il est perdu dans son rêve d'amour, d'autant plus qu'Olympia est peu bavarde et peu contrariante : un écran sur lequel il peut tout projeter. Olympia est la fille – ou plutôt la créature – du professeur de physique **SPALANZANI** ; il fait partie de cette lignée de professeurs à moitié fous, apprentis sorciers, comme le docteur Frankenstein inventée par Mary Shelley – contemporaine d'Hoffmann – dans son roman publié en 1818. L'autre père d'Olympia est **COPPÉLIUS**, qui lui a donné des yeux. Une querelle d'argent entre les deux « pères » se conclut par la vengeance de Coppélius qui brise la poupée et le rêve d'Hoffmann.

ANTONIA, c'est « l'artiste ». Contrairement à Olympia, c'est un être de chair et de sang ; un sang qui, quand elle chante, donne à son visage une coloration inquiétante : « l'éclat menteur de la phthisie » et « le feu de la fièvre », comme dit Heine. Antonia est une cantatrice d'exception comme le fut sa mère, mais qui mourra si elle chante, comme le fit sa mère. Son père, le conseiller **CRESPÉL**, veille jalousement sur elle. Pour la distraire et ne pas la priver tout à fait de musique, il démonte et remonte avec elle des violons, instruments

proches de la voix humaine, instruments souvent liés au diable dans la tradition populaire. Crespel a changé de domicile pour soustraire Antonia aux amours d'Hoffmann, mais en vain, car Hoffmann retrouve celle qu'il aime. Témoin caché d'une scène inquiétante où le **DOC-TEUR MIRACLE** « soigne » Antonia à distance, il comprend qu'elle est gravement malade. Il lui demande de renoncer à son art. Mais pourtant, elle chante, ensorcelée par Miracle qui, comme un sorcier, fait monter dans l'air la voix de la Mère d'Antonia, et chante avec les deux femmes un trio qui tue Antonia.

GIULIETTA, c'est « la courtisane au front d'airain ». Sa scène est Venise, ville emblématique de l'amour mais aussi des intrigues et de la trahison. Son maître est le capitaine **DAPERTUTTO**, troisième incarnation du mal après Coppélius et Miracle. Quand Hoffmann déclare à Nicklausse qu'il défie le diable, Dapertutto se sent visé : « C'est moi qu'on défie ! ». La provocation coûtera cher à Hoffmann. Grand manipulateur, maître des lumières et des ombres, Dapertutto lui volera son reflet, par l'intermédiaire de Giulietta. Il la récompense d'un diamant et il lui fait croire qu'Hoffmann, loin de l'aimer, la méprise. Femme véna- 14
le, femme crédule, femme aimante malgré tout.

Les Contes d'Hoffmann sont également animés par des seconds rôles savoureux, ou des silhouettes qu'on n'oublie pas : **ANDRÈS**, valet taciturne de la Stella qui ne s'exprime que par monosyllabes mais qui parvient à vendre à Lindorf, pour un bon prix, la lettre que Stella a écrite à Hoffmann ; Maître **LUTHER**, patron de la taverne : le cadre de l'action, c'est chez lui ; **COCHENILLE**, le valet bégayant de Spalanzani ; **FRANTZ**, le serviteur de Crespel, dur d'oreille mais qui aime chanter et danser ; **SCHLEMIL** – figure presque tragique – amant délaissé de Giulietta à qui elle a volé son ombre et qu'Hoffmann tue en duel, pour récupérer la clé qui ouvre la chambre de la courtisane.

STELLA, dont on a beaucoup parlé, n'apparaît qu'au dernier acte, une fois sa représentation finie. Elle tente de récupérer l'amour d'Hoffmann, lui fait le coup du « souviens-toi ». En vain. La Muse, ayant laissé les traits de Nicklausse pour les siens propres, constate qu'Hoffmann, le poète qu'elle aime, lui appartient désormais.

**Retrouvez l'intégralité du livret-
programme des *Contes d'Hoffmann***

en vente au prix de 9 € :

- . sur le site de l'Opéra, à l'achat du billet
- . au 04 69 85 54 54
- . au guichet

JACQUES OFFENBACH
LES CONTES D'HOFFMANN